

XYZ. La revue de la nouvelle

L'air du temps

Hélène Custeau



Numéro 66, été 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4041ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Custeau, H. (2001). L'air du temps. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (66), 17–22.

L'air du temps

Hélène Custeau

« **J**'aimais jusqu'à l'endroit où il déposait ses claques quand il venait à la maison », m'avoua-t-elle, et son visage s'illumina. Un court instant, je crus voir, comme un ange passe, la belle jeune fille qu'elle avait été, dont il ne restait à présent qu'une photo jaunie abandonnée sur une table ancienne, parmi d'autres vestiges sans grande valeur qui avaient suivi ma grand-mère d'un lieu à un autre, jusqu'à une chambre modeste d'une maison de vieillards. Tandis qu'elle se taisait, tout absorbée par son doux souvenir du bel Américain qui avait réussi à survivre dans sa mémoire plus d'un demi-siècle comme étant le grand amour de sa vie, je me mis à la regarder comme si je la voyais pour la première fois. Le dos encore droit malgré ses quatre-vingt-douze ans, elle était assise, dans sa berceuse de toujours, là où les dernières années elle passait tristement tous ses jours à prier et à faire le ménage dans ses souvenirs, depuis qu'elle ne sortait plus, pas même pour aller à la messe le dimanche, tellement elle était devenue sensible au moindre courant d'air. Elle portait ce jour-là une robe d'une élégance toute classique, à la mode des années trente, cette époque où elle était encore une jeune femme et qu'elle s'inspirait des magazines new-yorkais pour confectionner ses vêtements. Sa coiffure datait aussi de la même période, une longue chevelure grise relevée en un chignon bas qui lui donnait un air aristocratique. Un collier de perles et des boucles d'oreilles assorties venaient ajouter une dernière touche de coquetterie à sa tenue. C'est une belle vieille dame malgré tous les outrages que le temps lui a fait subir, me dis-je alors, en l'observant à la dérobée. Tout de même, je ne pus m'empêcher de penser aussi qu'il n'y avait rien de pire que la vieillesse, pas même la mort.

Un long moment encore, nous restâmes toutes les deux silencieuses. Je la regardais rêver, sourire à un passé dont elle était peut-être devenue jalouse, et je n'avais pas le courage de la ramener au temps présent. Finalement, le reste de l'après-midi, quand

elle reprit enfin le fil de ses souvenirs, je le passai avec elle, en plein cœur du début du ^{xx}^e siècle, quelque part en Nouvelle-Angleterre, où elle séjourna un temps avec sa famille, onze personnes braves et déterminées, entassées dans une petite maison blanche où régnaient la foi, l'espérance et la charité, car c'était là que venait lui rendre visite, les bons soirs, le beau John qui faisait battre son cœur si fort, tout anglo-protestant qu'il était.

Ma grand-mère avait le tour de raconter une histoire, elle avait toutes les raisons de mieux s'entendre avec le passé qu'avec le présent puisqu'elle était devenue une vieille dame, et elle savait mieux que personne nous faire voyager dans le temps en sa compagnie, mais l'histoire, celle qui fait l'événement et la une des journaux, ne sembla jamais l'intéresser. Savait-elle seulement qu'elle avait fait partie de ces fiers exilés de la misère qui avaient fui le Québec pour un ailleurs meilleur et qui étaient revenus au pays au bout de quelques années de dur labeur dans les manufactures américaines, sans avoir trouvé ce qu'ils cherchaient, avec pour seul trésor leur langue et leur religion, leur âme en quelque sorte. De cela, elle ne me parla pas, tout occupée qu'elle était à revivre des moments de sa vie qui n'avaient rien à voir avec l'histoire que pourchassent les historiens qui, de toute façon, ne s'intéressent jamais à ce qui hante le cœur des grands-mères.

Cet après-midi-là, en la quittant, je lui promis qu'un jour j'écrirais son histoire, et je compris à son regard qu'elle comptait bien que je tiendrais parole. Tandis que je m'engouffrais hâtivement dans la noirceur glaciale des dernières heures de ce dimanche de janvier, pressée d'aller me réfugier dans le confort douillet de ma maison, j'emportais dans mon cœur des morceaux de vie de ma grand-mère sans savoir que je ne voyagerais plus jamais avec elle dans le passé. Elle mourut quelques semaines plus tard avant que j'eusse trouvé le moyen de remplir ma promesse. Puis le temps passa. Ainsi va la vie, toujours devant. Bientôt, les histoires de ma grand-mère commencèrent à s'effacer de ma mémoire. Ma grand-mère elle-même devint un de mes fantômes silencieux, se rappelant à moi seulement de temps en temps, au détour de souvenirs fugaces le plus souvent réveillés par une

odeur qui me rappelait son parfum favori, L'air du temps, de Nina Ricci. Même si je l'ai toujours connue vieille, je me plais encore à l'imaginer d'après son portrait de jeune fille, telle qu'elle était quand elle attendait la visite de John, son bel amour américain qui lui procura les seuls émois amoureux qu'elle connût jamais. Parfois, j'essaie d'imaginer ce que sa vie aurait été si elle avait succombé à John. Elle serait devenue une Américaine. Elle aurait prié moins et vécu davantage, aurait eu moins d'enfants et plus de plaisir, aurait échappé à tous les mauvais tours que la vie s'acharna à lui jouer par la suite. Peut-être, on ne le saura jamais. Quoi qu'il en soit, je ne serais certainement pas là à essayer de faire une belle histoire avec sa vie puisque je dois mon existence ici-bas au fait qu'elle manqua un jour son rendez-vous avec l'amour, par loyauté à sa race et à sa religion. Je ne serais pas là, en train de devenir moi-même une grand-mère qui ne s'attendait pas à ce que le temps eût passé si vite. Il n'y a pourtant pas si longtemps, j'étais là à écouter les histoires de ma grand-mère, et maintenant il ne reste plus rien de sa vie, et bientôt il ne restera plus rien de la mienne, à croire que nous aurons vécu toutes les deux pour rien, sans laisser de traces dans les livres d'histoire, sans presque personne au monde pour se souvenir de nous après notre départ du monde des vivants sauf de temps à autre, peut-être, comme figurantes dans de vieux albums de photos. De l'autre côté de ma fenêtre, c'est l'hiver, et j'ai l'impression soudain que le vent froid souffle sur ma vie de plus en plus fort et que sous peu, moi aussi, je commencerai à craindre les moindres courants d'air comme ma grand-mère autrefois. Je pense de plus en plus souvent que la vieillesse est pire que la mort, c'est pourquoi je la regarde venir avec effroi, inquiète de ne pas avoir le temps de réaliser mes rêves ni de remplir toutes mes promesses. Alors, j'essaie d'entendre à nouveau la voix de ma grand-mère, de me rappeler ses mille et une petites anecdotes, pour donner un sens à sa vie et à la mienne. Car, sûrement, il faut suivre le fil du temps pour trouver la réponse, sinon ce ne serait pas la peine que les grands-mères racontent leur vie à leurs petits-enfants. Qu'est-ce que l'auteur a donc voulu démontrer avec toute cette histoire ?

Quelle grande leçon de vie veut-il nous donner ? Quelles étaient ses intentions ? Me doutant bien que l'auteur ne se manifesterait jamais autrement que par l'intermédiaire des personnages qu'il crée, j'en arrive la plupart du temps à douter de son existence et je nous vois tous, nous, le commun des mortels, réduits à des personnages en quête d'auteur. Est-ce bien utile de remonter le temps si on ne peut pas remonter jusqu'à Dieu ?

Il m'arrive de penser que je suis une erreur parce que je ne viens pas de l'amour. Mon père n'aimait pas ma mère, ma grand-mère n'aimait pas mon grand-père. Mon grand-père est arrivé dans la vie de ma grand-mère plusieurs années après son aventure américaine, grâce à un bon curé qui voulait sauver un veuf de la masturbation et trouver une bonne mère pour ses quatre enfants. Évidemment, ce n'est pas exactement en ces termes qu'il présenta la chose à ma grand-mère, heureusement, car elle ne connaissait rien à propos du sexe et n'était pas spécialement attirée par les enfants.

— C'est un bon garçon, il a quatre enfants à élever. Tu lui ferais une bonne épouse si tu le voulais. Le Seigneur te le demande.

Comment une brave et fervente catholique de la trempe de ma grand-mère pouvait-elle dire non au Seigneur tout-puissant ? Elle en fut incapable. Elle accepta donc d'épouser mon grand-père, comme on entre en religion, pour faire plaisir à Dieu. Elle fut vite surprise par certains aspects de sa mission d'épouse que le curé avait passés sous silence, de sorte qu'à la longue, le sacrifice fut plus grand qu'elle l'avait cru en y consentant, d'autant plus que mon grand-père, un homme fougueux qui s'était languï trop longtemps pendant ses sept années de veuvage, accomplissait son devoir conjugal avec une ardeur quotidienne. Naturellement, ses efforts passionnés contribuèrent en un rien de temps à ajouter six nouveaux membres à sa famille de quatre issue du premier lit, parce que ma grand-mère, en bonne chrétienne, se croyait obligée de lui dire toujours oui. Ainsi, elle se retrouva mariée à un homme qu'elle n'aimait pas et mère d'enfants qu'elle n'avait pas désirés.

Je crus longtemps que ma grand-mère avait dû être l'une des femmes les plus malheureuses de sa génération, mais ce ne fut pas le cas, loin de là. En fait, elle eut même plus de chance que bien d'autres car, comme épouse du propriétaire du magasin général de la petite ville nordique qu'elle habitait, elle ne connut pas la pauvreté, même pendant les sombres années trente. Grâce au remarquable esprit d'entreprise de son mari, allié à son propre sens inné de l'économie et du sacrifice, elle ne manqua jamais de rien et tous ses enfants, y compris les filles, furent instruits — ce qui à l'époque était un grand luxe. En plus, si elle ne trouva pas en mon grand-père l'homme de ses rêves, elle put partager avec lui, pour le meilleur et pour le pire, une amitié qui dura jusqu'à la mort car, comme le curé le lui avait bien dit, mon grand-père était un bon garçon. De toute façon, pour ma grand-mère le bonheur n'existait pas. Elle se plaisait à répéter que le paradis n'était pas sur la terre, qu'il fallait gagner son ciel péniblement. Aussi multipliait-elle les sacrifices pour récolter le plus d'indulgences possible, en plus d'affronter sans récriminer les épreuves que Dieu lui envoyait pour éprouver sa foi. Elle concevait sa vie sur terre comme une sorte de voyage vers la vie éternelle. Il lui tardait tellement d'arriver à destination que, plus elle vieillissait, plus elle voyageait léger parce que, là où elle allait, se plaisait-elle à nous dire, on ne pouvait rien emporter avec soi. Je l'ai ainsi vue se dépouiller petit à petit de presque tous ses biens, prête à mourir avant l'heure. Au début de la soixantaine, peu de temps après la mort de mon grand-père, elle se sépara de sa maison, une belle demeure bourgeoise dont elle avait elle-même dessiné les plans et qui avait vu naître et grandir tous ses enfants. Sans insister sur ce qu'elle abandonnait derrière elle, elle tourna résolument le dos à près de quarante ans de sa vie pour aller s'exiler soixante-quinze kilomètres plus loin, dans une maison pour malades chroniques où la réclamait sa fille atteinte de sclérose en plaques. Ma grand-mère était une femme courageuse et oublieuse d'elle-même. Après son départ, sa maison perdit son âme. Je la regardai résister tant bien que mal puis perdre peu à peu son lustre, malmenée par les locataires peu soigneux qui y avaient

emménagé. Un jour, j'assistai, impuissante, au spectacle navrant de sa démolition par une grue géante, sans que personne ne la défende parce qu'elle était devenue, comme ma grand-mère, une vieille chose démodée et sans intérêt. Mon père, qui n'a jamais été d'une nature nostalgique et qui n'a jamais eu non plus beaucoup d'inclination pour les maisons anciennes et les vieilles dames, qu'il a toujours laissées dépérir, a remplacé la maison de son enfance par un stationnement. Ma grand-mère fit semblant que c'était la meilleure chose à faire mais, par la suite, elle ne passa jamais devant sans fermer les yeux. De cette façon, sans doute put-elle continuer de croire que sa chère maison était encore debout. Mais moi, à partir de ce moment, je n'eus plus rien d'autre pour me rappeler certains souvenirs de mon enfance chez ma grand-mère que quelques photos en noir et blanc et, enfouies tout au fond de ma mémoire, des images floues chères à mon cœur, une bonbonnière en verre taillé avec des rosettes de chocolat à la noix de coco qui sont encore aujourd'hui mes chocolats favoris, le mur en blocs de verre du grand salon où flottait l'odeur des bouquets d'hortensias séchés de ma grand-mère parfois mêlée aux effluves envahissants du tabac de la pipe de mon grand-père, le mystérieux paravent de la chambre des maîtres qui protégeait pudiquement ma grand-mère du regard de son mari quand elle se déshabillait, et surtout, l'atmosphère troublante qui régnait partout dans la maison à cause des secrets de famille qui se cachaient derrière certaines portes toujours fermées. C'est ainsi que tôt dans ma vie, sans m'en apercevoir, je commençai à voyager dans le temps avec mes souvenirs, comme j'avais vu ma grand-mère si bien le faire avant moi.